



HAL
open science

Du héros guerrier à la victime souffrante. Eléments pour une histoire des monuments de la guerre d'Espagne.

Stéphane Michonneau

► To cite this version:

Stéphane Michonneau. Du héros guerrier à la victime souffrante. Eléments pour une histoire des monuments de la guerre d'Espagne.. Au carrefour des espaces et des mémoires II. Conflits, espaces, mémoires., RILMA 2 - ADEHL, 2009, 978-970-94583-7-4. hal-04301022

HAL Id: hal-04301022

<https://hal.science/hal-04301022>

Submitted on 22 Nov 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Du héros guerrier à la victime souffrante. Éléments pour une histoire des monuments de la Guerre d'Espagne

Stéphane MICHONNEAU

Comme d'autres pays, l'Espagne semble malade de son passé. Rien d'original dans ce constat qu'Henry Rousso a dressé en d'autres temps pour la France et sa relation à Vichy. En dépit d'une concordance des crises mémorielles dans le monde et plus particulièrement en Europe, les Espagnols continuent de penser leur rapport au passé de la Guerre d'Espagne sur un mode singulier, comme si le caractère civil de la guerre empêchait toute comparaison possible, même avec d'autres pays ayant connu des conflits de ce type (Ex-Yougoslavie, Guatemala, Grèce, etc.). Pourtant, comme on le sait, la mémoire de la Guerre d'Espagne a d'emblée dépassé les simples cadres territoriaux de l'Espagne et c'est même l'une de ses caractéristiques principales. On trouve donc à Paris, à Londres, à Mauthausen ou à Budapest des monuments commémorant cet événement trans-national.

Dire la Guerre d'Espagne par le monument est une obsession qui traverse la seconde moitié du XXe siècle, en Espagne comme ailleurs. Nous nous proposons dans cet article de retracer à grands traits les trois temps qui marquent l'histoire des monuments de la guerre d'Espagne en Espagne : un temps de bruit et de fureur sous le franquisme jusque vers 1965, un temps de silence pendant le tardo-franquisme et la Transition démocratique puis, à nouveau un bruit assourdissant depuis le milieu des années 1990. Nous démontrerons que cette chronologie sommaire dessine un parcours qui va de l'héroïsation guerrière à la victimisation souffrante. Au-delà, il s'agit de comprendre les stratégies employées par ces monuments pour dire le traumatisme de ce qui est généralement (et discutablement) admis comme « la pire des guerres possibles »¹. Puis, il faudra se concentrer sur le temps présent qui a ajouté sa voix à la cacophonie des mémoires victimaires de la fin du XXe siècle : en fait, le « retour » des mémoires néo-républicaines a épousé le patron victimaire de la *Shoah* qui s'est imposé en Europe, après la chute du Mur, comme une religion civile et démocratique². Aujourd'hui, la mémoire monumentale de la Guerre d'Espagne connaît une floraison, sans que l'on sache exactement de quoi il s'agit de se souvenir. En Espagne comme ailleurs, on est entré dans le temps de mémoires-prothèses³ qui fonctionnent indépendamment des souvenirs des événements qu'on est censé commémorer.

1. Les trois temps monumentaux

Depuis le colloque que Carlos Serrano avait tenu à Paris en 1995, de nombreux travaux ont établi l'importance des politiques de mémoire franquistes⁴. En organisant

¹ Jordi Canal, « Guerra civil y contrarrevolución en la Europa del sur en el siglo XIX: reflexiones a partir del caso español », *Ayer*, 55-3, 2004, pp.

² Enzo Traverso, « El legado del siglo XX y la construcción de una memoria europea », en el Congreso Internacional « Historia y memoria », 28-30 de noviembre de 2007, Granada.

³ Régine Robin, *La mémoire saturée*, Paris, Stock, 2003, p.337.

⁴ Antonio Elorza, « El franquismo, un proyecto de religión política », en Javier Tussell, Emilio Gentile y Giuliana Di Febo (eds.): *Fascismo y franquismo cara a cara: una perspectiva histórica*, Madrid, Biblioteca Nueva, 2004. Voir aussi

l'oubli des politiques de mémoire précédentes (catalaniste, républicaine, libérale, etc.), le franquisme a considéré l'Espagne comme une page blanche sur laquelle un nouveau roman national pouvait être narré. Ainsi, l'organisation de l'oubli fut indissociable de la promotion d'une politique de mémoire spécifique, trait que le franquisme empruntait au primorivérisme⁵. À Barcelone par exemple, le nouveau régime marqua son empreinte sur l'appareil monumental, soit par l'interdiction des commémorations, soit par la destruction pure et simple de monuments (ceux au docteur Robert, à la République et à Pi y Margall, à Francesc Layret, etc.). Parallèlement, le régime s'employait à mettre en place les repères d'une nouvelle mémoire dont certains aspects les plus spectaculaires ont déjà été décrits : le monument à la Victoire, celui aux *Caídos* sur la Diagonale, à José Antonio Primo de Rivera, etc.⁶

L'effet de rupture introduit par une politique de mémoire qui entendait se distancier de l'héritage primorivériste par son contenu fascisant, ne doit pas cacher les continuités : le premier franquisme ne fut pas nécessairement le tournant que l'on suppose car il était une réponse aux politiques de mémoire qui l'avait précédé. En effet, il faut remarquer que le régime ne remit jamais en doute ni le postulat d'une efficacité du monument, ni la nécessité de la commémoration, ni les gestes essentiels qui composent ce rite social, ni la géographie de la mémoire dans la ville. Il ne changea pas fondamentalement le répertoire des gestes commémoratifs définis au début du XXe siècle, lorsque la commémoration avait dû encadrer les masses. Il ne promut pas non plus d'esthétique si différente de celle que la première dictature et la République avaient développée, dans la lignée du *noucentisme* début de siècle. Quant à l'espace mémoriel, il épousa les contours de celui que des décennies de commémorations avaient dessinés auparavant : à Barcelone, le *Passeig de Gràcia* continuait d'être l'axe privilégié des défilés désormais militaires. On peut même s'étonner de la plasticité avec laquelle le franquisme se coula dans des solutions commémoratives héritées : avec le monument à la Victoire de Barcelone, l'obélisque fut simplement réutilisé pour signifier un contenu politique absolument inverse à celui qui lui avait été attribué en 1936. L'effet de miroir est saisissant.

Le culte aux morts est sans conteste une pièce centrale de la symbolologie franquiste et il manque encore aujourd'hui une étude de synthèse sur les monuments aux *Caídos* en Espagne⁷. Il faut indiquer cependant que la tradition de ce culte semble avoir été ravivée au

Carlos Moya, «La sagrada familia y la guerra civil» y «La muerte de Franco y la democracia española», in *Señas de Leviatán. Estado nacional y sociedad industrial: España, 1936-1980*, Madrid, Alianza, 1984. Voir aussi Zira Box, «Secularizando el Apocalipsis. Manufactura mítica y discurso nacional franquista: la narración de la Victoria», en *Historia y Política*, n° 12, 2004/2. Zira Box, «Sacrificio y martirio nacional. Pasión, muerte y glorificación de José Antonio Primo de Rivera», *Historia del Presente*, 2005-6, pp. 191-218 et «El calendario festivo franquista : tensiones y equilibrios en la configuración inicial de la identidad nacional del régimen», in Javier Moreno Luzón (ed.), *Construir España*, Madrid, Centro de estudios políticos y constitucionales, 2007, pp.263-288. En français, ne pas oublier Marie-Aline Barrachina, *Propagande et culture dans l'Espagne franquiste*, Grenoble, ELLUG, 1998.

⁵ Stéphane Michonneau, "La política del olvido de la dictadura de Primo de Rivera : el caso barcelonés", *Historia y Política*, Nacionalismo español, las políticas de la memoria, n°12, 2004/2, pp. 105-132.

⁶ Stéphane Michonneau, "Un cas exemplaire de la politique de mémoire franquiste à Barcelone: le monument à la Victoire", *Bulletin de l'histoire contemporaine espagnole*, n°24, décembre 1996, pp.189-203.

⁷ Paloma Aguilar Fernandez, «Los lugares de la memoria de la guerra civil. El Valle de los Caídos: la ambigüedad calculada», in Javier Tusell Gómez (ed.), *El régimen de Franco, 1936-1975 : política y relaciones exteriores*, Vol. 1, 1993, pp. 485-498. Voir aussi Jesús de Andrés Sanz, *Los símbolos y la memoria del Franquismo*, Madrid, Fundación

début du siècle par des cercles très conservateurs, lors du centenaire de la Guerre de l'Indépendance. Originalité notable, ce culte aux héros morts au combat en 1808-1814 associait étroitement l'Eglise, soit parce qu'il mobilisait le clergé lors des rites, soit parce qu'il se situait à l'intérieur ou dans les alentours immédiats des édifices religieux. Largement promu par la dictature de Primo de Rivera, le culte de la Guerre d'Indépendance se développa comme un outil de la reconquête catholique de la société espagnole⁸. Faut-il s'étonner de le voir resurgir en 1939 ? Il n'empêche, et c'est incontestable, que le culte aux *Caídos* comprenait des innovations surprenantes : comme le souligne Jésus Casquete pour le franquisme comme pour la plupart des régimes totalitaires de son époque, les destinataires du culte aux morts sont les vivants réunis dans une communauté de sentiments et de mémoire⁹. Les objectifs étaient alors de recréer l'immortalité des héros, de souligner l'actualité de leur exemple et la persistance de l'esprit qui les animait. L'immortalité promise fut toutefois extrêmement personnalisée comme le montre l'importance du culte à José Antonio Primo de Rivera dans les premières années du régime¹⁰. Sur ce point, le franquisme diffère nettement des régimes démocratiques qui s'efforcent de promouvoir un culte des morts collectif où les combattants figurent dans leur égalité proclamée avec les autres, comme l'illustrent les monuments aux morts de la guerre de 1914-1918 en France¹¹. Ainsi, le modèle de l'héroïsation guerrière et personnalisée est absolument central dans la thanatologie franquiste.

Si donc les premiers monuments franquistes sont héroïques, on sait bien que la célébration des « Vingt-cinq ans de paix » marque un tournant dans l'abandon définitif de ce modèle. Si la Guerre Civile ne constituait plus la pierre de touche de la politique de mémoire franquiste, c'est que la paix justifiait désormais le régime et que la prospérité économique, le progrès, s'érigeaient en nouveaux repères : en ce sens, les inaugurations de barrage ou de bâtiments publics tendirent à substituer efficacement un culte héroïque tombé en désuétude, sauf dans les cercles les plus néo-fascistes. C'est bien la négation de la Guerre Civile par la reconstruction économique qui figurait au centre de la politique de mémoire du tardofranquisme, un trait que la Transition démocratique ne fit qu'imiter sur un plan politique. En effet, passée 1975, le régime transitionnel n'eut d'autres obsessions que de souligner le prix de la paix civile afin de rejeter la violence en tant que mode de résolution des conflits. On a souvent caractérisé cette époque par une expression erronée, celle du « pacte d'oubli » que les élites de la jeune démocratie espagnole auraient scellé pour favoriser la réconciliation politique¹². En réalité, il est aujourd'hui attesté que la Guerre Civile ne cessa d'occuper les esprits, notamment les lectures de journaux et d'ouvrages en

Alternativas, 23 (2006), pp.2-45.

⁸ Stéphane Michonneau, *Barcelone, mémoire et identité*, Rennes, PUR, 2008, pp. 138-144 et pp. 205-207.

⁹ Jésus Casquete, « Sobre tumbas, pero avanzaremos ! El troquel martirial del nacionalsocialismo », <http://www.ucm.es/info/historia/ortega/5-07.pdf> ; Voir aussi « Religiones políticas y héroes patrios », in *Paper 84*, 2007, pp. 129-138.

¹⁰ Zira Box, « Sacrificio y martirio nacional. », *Op. Cit.*

¹¹ Antoine Prost, *Les Anciens Combattants 1914-1940*, Paris, Gallimard-Julliard, Paris, coll. « Archives », 1977.

¹² Mercedes Yusta, « El movimiento «por la recuperación de la memoria histórica» : una reescritura del pasado reciente desde la sociedad civil (1995-2005) », en Pedro Rújula, Ignacio Peiró (ed.), *La historia en el presente. V Congreso de Historia Local de Aragón. Molinos, 2005*. Teruel, Instituto de Estudios Turolenses, 2007, p. 81-101. Voir aussi Santos Julia, « Memoria, historia y política de un pasado de guerra y dictadura », in Santos Julia (dir.), *Memoria de la guerra y del franquismo*, Madrid, Taurus, 2006, pp. 27-77.

tout genre. En fait, les choix qui présidèrent aux orientations politiques de la Transition ne peuvent se comprendre sans rendre compte de l'obsession que représentait le risque, - probablement très surévalué par les acteurs politiques eux-mêmes -, d'une nouvelle guerre civile. Paradoxalement, le souvenir obsédant de la Guerre Civile se conjugua au silence des politiques de mémoire que le culte à Juan Carlos allait tenter de combler, en vain.

S'il est bel exemple des intentions comme des limites de la politique de mémoire démocratique de la « première transition », c'est celui du monument à la Victoire de Barcelone qui pourrait être le fil de notre histoire singulière. En 1979, lorsque la municipalité fut acquise à la démocratie, les voix ne manquèrent pas pour demander de retourner l'obélisque de la Victoire à sa première vocation, c'est-à-dire au culte de la République. Par ailleurs, les cercles de Blas Piñar entretenaient des cérémonies néofascistes que le franquisme avait abandonnées dès la fin des années 1950. Pour résoudre cette tension, la municipalité choisit de rendre silencieux le monument polémique en ôtant toutes les légendes et les insignes qui pouvaient rappeler son inscription idéologique précédente : l'obélisque se convertit alors en un non-lieu de mémoire, un simple repère dans la géographie de la ville, sans aucune signification politique. Cependant, à ce croisement important de la ville (*Passeig de Gràcia / Diagonal*), on donna le nom de *Juan-Carlos I*. Ce choix allait à l'encontre des principes qui conduisaient la politique de mémoire de la jeune municipalité à privilégier les noms populaires¹³. L'exemple illustre donc les deux raisons de la politique de mémoire du régime de Transition : le silence imposé à un monument trop polémique qui ravivait les querelles de la Guerre Civile d'une part, et le culte à la monarchie comme cache-misère du premier de l'autre. Il faut voir un lien consubstantiel entre ces deux aspects : c'est sur le silence imposé des événements de la Guerre Civile que se construit le culte à la monarchie démocratique. On peut dire que dans le couple politique inédit que constituait dans la vie politique espagnole l'appareillement de la monarchie et de la démocratie, le premier terme fut préféré au second : si en effet le culte à la monarchie permettait d'établir une continuité avec le régime déchue en 1931 par-dessus la II^e République et le franquisme, le culte à la démocratie impliquait le rappel gênant de l'expérience démocratique républicaine. La démocratie s'érigea donc sur une ellipse significative qui l'empêchait de se référer - tout naturellement penserait-on - à ses propres racines historiques, c'est-à-dire la République.

Le pacte de silence dura jusqu'au milieu des années 1990. Les historiens ont désormais cerné avec précision les raisons de ce virage important des politiques de mémoire : les élections de 1996 furent un facteur déclanchant dans la mesure où le PSOE ralluma le souvenir de la Guerre pour tenter de combattre la montée au pouvoir du PP¹⁴. Le soixantième anniversaire du coup d'Etat de 1936 et les retrouvailles de l'Espagne avec les vieux brigadistes sont une autre raison. L'usure de la Transition démocratique qui avait accouché de corruptions diverses est une troisième cause fondamentale. Mais parmi le faisceau des éléments qui permettent de rendre compte de cette évolution, il en est un qui a

¹³ Le croisement est populairement appelé le « Cinc d'oros », en souvenir des cinq candélabres qui entouraient le lieu au début du siècle, réalisation gaudiennne retirée au cours des années dix.

¹⁴ Paloma Aguilar Fernández, « Presencia y ausencia de la guerra civil y del franquismo en la democracia española: reflexiones en torno a la articulación y ruptura del "pacto de silencio" », in François Godicheau, Julio Aróstegui Sánchez (dir.), *Guerra Civil : mito y memoria*, Madrid, Marcial Pons, p. 245-294.

souvent échappé aux observateurs parce qu'elle inscrit l'histoire de la mémoire espagnole dans son contexte européen ou même occidental : c'est la montée en puissance depuis les années 1960 des revendications victimaires qui coïncide en partie avec ce qu'Annette Wiewiorka a dénommé « l'ère des témoins »¹⁵. En Espagne aujourd'hui, on est à juste titre frappé par l'éclosion d'une multitude de monuments aux victimes : le monument aux victimes de la route (Barcelone), le monument aux victimes du Yakovlev-42 (Madrid), le monument aux victimes de la Riada de Valence; le monument aux victimes du terrorisme (Santander, Madrid), les monuments aux victimes du franquisme, les monuments aux victimes des bombardements aériens (Xàtiva, Lleida, Tàrraga, Mollet, Granollers, Barcelona, Alicante), etc. Ce poème à la Prévert doit être mis en relation avec la tendance à ne considérer l'événement que dans sa dimension traumatique : seuls les faits ainsi qualifiés semblent marquer les contemporains, engendrant inmanquablement une lecture psychanalytique du développement mémoriel de la société (« refoulement », « oubli volontaire », « névrose » du passé « qui ne passe pas », etc.). À ce titre, la Guerre Civile fut érigée au premier rang des événements traumatiques parce que la lecture qui prédominait en faisait une guerre « fratricide », c'est-à-dire un déchirement interne à une même « famille » dont le nationalisme postule l'existence¹⁶. En réalité, le sens de lecture de ce trauma dont le discours construisait le caractère originel évoluait au cours du temps : on passait insensiblement d'une mémoire des conflits des années 1936-1939 à celle de la répression postérieure à 1939, surtout celle menée dans la zone républicaine reconquise.

C'est précisément dans les années 1990, au moment où la société française s'employait à liquider le solde des comptes du passé vichyste, que Paul Ricoeur réfléchit à la notion de mémoire traumatique¹⁷. Le philosophe remarquait alors que l'éclosion de l'expression des mémoires traumatiques en Europe (*Shoah*, post-communisme, post-franquisme, etc.) s'accompagnait d'une juridiciarisation de la mémoire, comme en témoignaient les grands procès contre les anciens collaborateurs de l'ennemi nazi en France mais aussi en Italie. La mémoire-justice, à défaut d'être une mémoire juste, prétendait offrir une réparation sonnante et trébuchante ou symbolique aux victimes, par exemple sous forme d'indemnisations ou d'inclusion dans le statut d'ancien combattant par l'Etat. Ainsi, les monuments espagnols aux victimes de la Guerre Civile furent avant tout les outils d'une revendication menée par les associations d'anciens prisonniers des geôles franquistes en vue d'une compensation. Par conséquent, ces monuments ne pouvaient être ceux de la réconciliation sociale que prêchait la Transition démocratique. La mémoire-justice qui s'élaborait alors entraînait en contradiction avec une mémoire juste qui aurait cherché à établir le terme médiant d'une réconciliation entre les mémoires conflictuelles de la Guerre Civile. On peut d'ailleurs poser l'hypothèse que l'explosion du nombre des monuments espagnols, davantage qu'en France ou en Argentine par exemple, provient de ce qu'ils font justice à leur manière. En effet, ils tentent de forcer la juridiciarisation des termes de la reconnaissance des victimes que la loi d'amnistie de 1977 renforcée par la récente loi de la « mémoire historique » rend impossible. C'est ainsi qu'au lieu de calmer le jeu des

¹⁵ Annette Wiewiorka, *L'ère des témoins*, Paris, Plon, 1998.

¹⁶ François Godicheau, « Guerra civil, guerra incivil : la pacificación por el nombre », in François Godicheau, Julio Aróstegui Sánchez (dir.), *Guerra Civil : mito y memoria*, Madrid, Marcial Pons, p. 137-166.

¹⁷ Paul Ricoeur, *Histoire, mémoire, oubli*, Paris, Le Seuil, 2000. Voir aussi Marie-Claire Lavabre, « Sociología de la memoria y acontecimientos traumáticos », in François Godicheau, Julio Aróstegui, *Op. Cit.*, pp.57-94.

mémoires conflictuelles, les monuments aux victimes de la Guerre Civile ne servent qu'à l'aviver.

2. Les stratégies pour dire le drame

Si l'on considère maintenant les discours mis en place pour « dire le traumatisme » de la Guerre Civile, on constate que les monuments mobilisent quatre stratégies possibles : la réaliste, la symbolique, la pathétique et l'elliptique¹⁸.

La stratégie réaliste prétend établir une relation directe avec l'événement évoqué sur le mode de la reconstitution historique. Il s'agit de faire croire qu'un récit total de ce qui s'est passé est possible. Dans ce cas, le monument tend à disparaître comme s'il était transparent : il n'est pas un art monumental mais seulement un véhicule présentant les faits de manière prétendument neutre. Historiquement, la grande majorité des monuments commémoratifs franquistes adoptèrent ce point de vue réaliste, selon une tradition héritée du XIXe siècle : les monuments aux *Caídos* épousèrent en général ce patron. Aujourd'hui, le réalisme continue d'inspirer la plupart des monuments aux victimes de la Guerre Civile, dans la mesure où les longues listes de noms qui les caractérisent ont pour première fonction d'établir un compte exhaustif des morts, à la manière des monuments de la Première Guerre mondiale en France. En premier lieu, les listes qui sont l'élément central du monument traduisent le caractère démocratique de l'hommage rendu. Elles permettent de plus une reconnaissance des souffrances personnelles en restituant à travers le nom le visage d'une victime perdue dans l'anonymat d'un massacre de masse. L'inscription du nom dans le marbre offre une sépulture symbolique, remplit un vide et certifie la présence symbolique d'un corps qui, le plus souvent, n'est pas en terre. C'est un nom-vestige qui remplit finalement un rôle comparable à l'archive. Dans la mesure où les listes prétendent reconstituer une connaissance exhaustive de l'événement traumatique, ces monuments s'inscrivent bien dans la stratégie réaliste qui offre une vision cavalière ou un point de vue extérieur et totalisant. Pour exemple, le Parc de la Mémoire inauguré à Sartaguda en mai 2008 fait figurer plus de 3350 noms de Navarrais morts pendant la Guerre Civile, y compris ceux qui furent décédés dans les camps de concentration¹⁹.

La seconde stratégie, la symbolique, partage avec la première un point de vue en surplomb de l'événement, comme si le spectateur pouvait acquérir une connaissance omnisciente du massacre. Mais cette fois-ci, le monument prétend surtout en tirer une leçon d'ordre général pour situer l'événement dans le présent. En usant d'une rhétorique symbolique, comme celle du héros par exemple, ces monuments permettent d'intégrer l'événement traumatique dans le cadre d'un récit préétabli dans la culture du spectateur. La répression franquiste ou le bombardement se situent alors dans un horizon d'attente qui permet de tirer une leçon de

¹⁸ Cette typologie est mise à l'épreuve par Philippe Mesnard, *Témoignage en résistance*, Paris, Stock, 2007.

¹⁹ Le monument se dénomme « Homenaje a los Caídos por la libertad y la República ». Edifié à l'initiative de deux associations locales, *El pueblo de las viudas* et *La Asociación de de Familiares de Fusilados de Navarra*, le projet fut officiellement adopté par la municipalité de Sartaguda le 21 mars 2007 par les votes du parti socialiste et des partis nationalistes.

l'histoire racontée, à travers la sublimation de l'expérience des victimes : le combat contre les dictatures, la défense des valeurs de la démocratie, la résistance, la liberté, la paix, etc. Un exemple pourrait être le monument intitulé *Gure aitaren etxea* qui commémore le bombardement de Guernica. Son auteur, Eduardo Chillida, s'est inspiré d'un poème de Gabriel Aresti Seguro de 1963 qui exalte la défense de la terre basque face à l'envahisseur. Selon le sculpteur, la forme du monument symbolise la maison des ancêtres, mais une demeure éventrée sur l'un de ses côtés. À travers le trou béant, on voit l'arbre de Guernica qui symbolise les libertés forales. L'ensemble de 7,5m de hauteur et 180 tonnes de béton armé suggère l'identification du spectateur avec la valeur de la paix : la pédagogie repose sur le partage supposé d'un même système axiologique ou politique entre la victime et le visiteur.

Quant à la stratégie pathétique, elle prétend submerger le spectateur dans la souffrance des victimes et l'horreur de l'événement traumatique. La restitution de ce dernier ne sert pas à tirer de leçon mais à créer une émotion débordante et une empathie doloriste qui déborde le spectateur. Ce sont des monuments qui recourent à des procédés spectaculaires favorisant l'identification du spectateur avec la victime. Le victimisme est la logique profonde de cette stratégie discursive qui exalte la figure du sacrifice et assigne le spectateur à une attitude compassionnelle. Un bon exemple de ce type de monument est *Pasajes* sculpté par Dani Karavan entre 1990 et 1994 en mémoire du suicide de Walter Benjamin à Port-Bou, le 26 septembre 1940. Dans ce cas, il ne s'agit pas à proprement parler d'un monument à la Guerre Civile mais aux conséquences dramatiques de l'exil des Juifs allemands en Espagne. Le spectateur se retrouve projeté dans la situation angoissante d'un tunnel sans autre issue que l'à-pic d'une falaise. Le mur de pierres sèches situé à l'entrée du tunnel de métal semble empêcher tout retour en arrière. Le visiteur serait donc forcé à se jeter dans le vide avec la victime si un mur de verre ne le retenait. Toutefois, l'étroit conduit propose une promesse de libération figurée par le spectacle d'une nature sauvage et libre, du ciel azur et de la mer démontée. Par la stratégie pathétique qu'il adopte, le monument très efficace sur le plan des sentiments, rend impossible le développement d'un horizon moral ou politique, ni même une explication rationnelle des faits. Ce n'est pas un monument pédagogique mais au contraire, une installation qui suspend la raison.

Il existe une quatrième stratégie discursive beaucoup plus rare qui ménage au spectateur l'espace de l'appropriation et de la réflexion. Dans la stratégie elliptique, le spectateur n'est pas forcé de choisir entre adhésion sans limites aux malheurs de la victime et rejet frontal. En effet, les discours réaliste, symbolique et pathétique ont ceci de commun qu'en exerçant une sorte de violence que le spectateur peut simplement rejeter, ils se révèlent parfois contre-productifs : on peut alors aboutir à la dégradation physique du monument, c'est-à-dire à l'iconoclasme de la relique censée conférer une sacralité²⁰. De plus, ces stratégies discursives classiques érigent le victimisme en prisme obligé de toute lecture du trauma. Les figures du Juste, de la Victime et du Bourreau, - en lettres majuscules-- , tendent à se substituer à l'entendement d'une réalité historique beaucoup plus complexe et nuancée. Au contraire, le monument elliptique ne cherche pas à assigner le spectateur à une position

²⁰ Le 17 janvier 2007, le monument aux victimes de l'holocauste situé dans le parc de Las Almadrabillas à Almeria a été recouvert de graffiti. De même, le 24 janvier 2008, la plaque commémorative située à La Goceta près d'Alicante.

figée par rapport au passé et procède d'une réflexion sur ce que signifie transmettre une mémoire dynamique et fragile. Ces monuments prétendent dire le trauma par l'effet d'absence ou le vide qu'a laissé le passé. Ils usent d'ellipses et de paraboles qui ne disent pas le traumatisme lui-même mais en disent la trace ou l'empreinte. Ils ne donnent pas à voir le massacre mais plutôt la perte, le blanc, l'absence des choses disparues et l'oubli. Ils prennent en compte le fait que ne restent des événements traumatiques que des traces fugaces, inégalement vécues par les contemporains, et que la disparition des traces fut souvent partie intégrante du programme d'extermination des criminels.

À la différence notable de l'Allemagne où ce type de monument a fait florès ces dernières décennies, l'Espagne ne compte que très peu d'exemples probants. Le 18 juillet 2006 fut toutefois inauguré au sommet du Monte de Artxanda à Bilbao une énorme sculpture de Juanjo Novella dénommée *La huella*, en hommage aux *Gudaris*. À l'initiative de l'association *Aterpe 1936*, l'oeuvre représente une colossale empreinte digitale réalisée en acier, d'une hauteur de 6 mètres et d'un poids de 8 tonnes. Cette sculpture marque profondément le paysage environnant et se dresse sur les hauteurs de la ville : elle ressemble à la marque qu'un géant destructeur aurait pu laisser sur la ville où l'on peut lire une métaphore de l'occupation de Bilbao par les troupes franquistes. Plus prosaïquement, elle rappelle que les derniers combattants basques furent écrasés ici pour défendre la capitale²¹.

L'intérêt principal de ce monument réside dans la liberté d'interprétation qu'il offre au spectateur car si la nature de l'empreinte qui écrase littéralement le spectateur est aisément reconnaissable, les souvenirs attachés à l'occupation de la ville ne sont pas évoqués précisément et chacun peut y projeter un contenu. C'est ainsi que le visiteur s'approprie et intériorise une mémoire qui n'est alors plus extérieure à lui. Ce monument ne prétend pas remplir l'espace de paroles et de leçons à tirer, ni même de cris de douleur et de pleurs, mais tente de représenter ce qui ne peut pas se représenter : la trace de la Guerre Civile dans l'actualité des Espagnols. Il est donc une condamnation implicite des stratégies antérieures qui prétendent toujours combler le vide de l'absence ou qui enferment le spectateur dans des logiques qui lui font violence. Enfin, le monument ne cherche pas à s'effacer en tant que tel, comme si le langage artistique devait être transparent devant le drame, mais au contraire, il cherche à affirmer la présence de l'art comme média indispensable entre le passé et le présent. Ce monument théâtralise le passé sans le dramatiser. Ils empêchent également une identification immédiate aux victimes de la répression franquiste, ce qui rendait finalement impossible la transmission d'une mémoire vivante, c'est-à-dire appropriée librement.

Certes, il n'existe pas de monuments purs qui ne reflètent qu'une seule logique discursive à la fois et ces stratégies sont employées en général en même temps à des degrés divers. Mais il reste que la stratégie elliptique des monuments les plus récents opère une révolution dans la manière de dire le drame de la répression, difficilement compatible avec les anciens procédés discursifs.

²¹ Jesús Javier Alonso Carballés, « La memoria de la Guerra Civil en el espacio urbano de Bilbao », *Bidebarrieta*, 18 (2007), pp.39-61.

3. La confusion des genres victimaires

L'inflation monumentale connaît actuellement un nouvel avatar qui était jusqu'à présent absent du paysage mémoriel espagnol : le mémorial. Le Mémorial démocratique de Catalogne et le Mémorial de la Paix de Guernica sont les premiers du genre en Espagne : ils relèvent d'une ritualité comparable à celle des monuments aux morts sont aussi des musées et des centres de conservation. Ils puisent leurs origines dans Yad Vashem, en Israël, et plus récemment dans de nombreux précédents européens : le musée de la Résistance à Lyon, le Musée de l'Holocauste à Washington, le Mémorial de Péronne ou celui de Caen en France, etc. L'objectif du Mémorial démocratique de Catalogne est, selon les mots des concepteurs, de « systématiser toute l'information nécessaire sur la résistance antifranquiste »²². Le Centre comprendra un lieu de mémoire, un lieu d'exposition, un lieu de recherche et un lieu de conservation de la documentation. Il s'agira également de dresser un registre complet des déportés des Espagnols de Mauthausen en même temps qu'un catalogue exhaustif des 35 000 demandes d'indemnisations des ex-prisonniers politiques : le Mémorial se fait donc auxiliaire de justice. Pour les historiens-promoteurs catalans, il s'agit de dépasser l'hommage à « la muerte y la prisión de miles de sus ciudadanos (de Cataluña) a manos del franquismo » pour évoquer de manière générale « la actuación genocida del franquismo hacia su cultura ».

La réalisation d'un tel projet amène quelques remarques. D'abord, l'initiative provient d'historiens qui furent attachés au combat antifranquiste, le plus souvent aux côtés du PSUC. Elle obtint très tôt l'appui de Joan Serra, le conseiller post-communiste de la Généralité (*Iniciativa per Catalunya*). Il n'est pas interdit de penser qu'il est une forme de récupération politique de la mémoire de l'antifranquisme en vue de renforcer l'identification de la IIde République et de la démocratie sous les auspices de l'extrême gauche. D'un point de vue historique, il faudra cependant rappeler que toutes les forces unies dans la défense du régime républicain n'étaient pas démocratiques, notamment les communistes. De plus, l'identification de la Généralité avec la démocratie souffre du rappel des événements de 1934 au cours desquels le président Companys a brisé la légalité républicaine. L'opération vise donc à ériger la IIde République en parangon de la démocratie, par simple effet de contraste avec la répression qui s'ensuivit.

En seconde analyse, le mémorial juxtapose par nature des fonctions très différentes : lieu de commémoration au service de la mémoire des victimes, il est aussi lieu de recherche et d'exposition au service de l'histoire. Comme généralement en Espagne, mémoire et histoire sont confondues en dépit de l'apport de nombreux travaux scientifiques qui s'efforcent d'en maintenir la distinction. L'expression consacrée de « mémoire historique » décrit à elle seule la confusion intellectuelle dans laquelle baigne l'opinion publique, avec le *benefacit* de beaucoup d'intellectuels qui retirent des profits évidents de la vague mémorielle en termes d'édition, de chaires universitaires ou de prestige social et politique. En Espagne, la profession d'historien souffre d'une politisation excessive, en particulier de la part d'historiens qui ont largement participé à la résistance antifranquiste et qui, dans une

²² *El País*, 31 octobre 2004, Francesc Valls, « La Generalitat crea un memorial para recuperar la memoria antifranquista ».

société démocratique ouverte, ont du mal à redéfinir leur engagement et leur nouvelle utilité sociale. Le Mémorial comme l'ensemble de la mémoire néo-républicaine sont donc des aubaines que les historiens ont cru ne pas devoir manquer. En outre, en ajoutant au Mémorial une fonction judiciaire, les promoteurs du projet contribuent à renforcer l'assimilation de l'histoire et de la justice, à rebours des expériences amères que les historiens français ont analysées²³. Le Mémorial démocratique de Catalogne procède donc de confusions intellectuelles fâcheuses au regard de la connaissance historique, en renforçant une identité catalane principalement victimaire.

La dernière remarque n'est pas la moindre : on remarque que le Mémorial associe dans un même martyrologe les victimes du camp de Mauthausen et les victimes de la répression franquiste, ce qui tend à établir une équivalence entre le nazisme et le franquisme. Cette assimilation survient au moment où les autorités espagnoles s'efforcent d'assimiler les victimes du camp de Mauthausen à celles de la Shoah. Ce double amalgame est historiquement inacceptable pour de nombreuses raisons explicitées ailleurs et sur lesquelles nous ne reviendrons pas en détail²⁴. Il suffira de retenir ici que la confusion des types de répression au nom d'un idéal victimaire tend à épouser ce qui est désormais considéré comme un patron victimaire : Auschwitz. On pourrait sourire des efforts déployés par l'Espagne pour tenter de rejoindre la famille des nations victimes de la Shoah quand on connaît la neutralité active du franquisme vis-à-vis des puissances de l'Axe. La disparition des Hispano-juifs des Balkans dans les camps d'extermination, récemment saluée à Auschwitz par l'inauguration d'une plaque rédigée en ladino, n'a pas manqué d'être interprétée en Espagne comme le signe de l'intégration du pays à cette histoire qui ne lui appartient pas (il est dit que la plaque est rédigée ... en espagnol !)²⁵. De sorte qu'aujourd'hui en Espagne, non seulement le mythe d'un Franco philosémite n'a pas été remis en question mais il a même été habilement récupéré par Juan Carlos lors du voyage officiel effectué en Grèce en 1998²⁶. L'Espagne estime donc pouvoir se situer du côté des Justes, au mépris de la vérité historique la plus flagrante.

Le 27 avril 2005, le Premier ministre Zapatero assista à l'anniversaire de la libération du camp de Mauthausen en Autriche. Il fut accompagné des représentants de l'Amicale de Mauthausen qui depuis de très nombreuses années présidaient et organisaient cette cérémonie. Les médias furent entièrement accaparés par la coexistence des drapeaux républicain et constitutionnel lors de l'acte quand la véritable surprise était ailleurs :

²³ Voir par exemple, Henry Rousso, « Juger le passé. Histoire et justice en France » in *Vichy, l'événement, la mémoire, l'histoire*, Paris, Gallimard, pp. 678-710, ou bien encore, Paul Alliès, « Les usages politiques de l'histoire en France : la République face au régime de Vichy et à la Guerre d'Algérie », Colloque « *Histoire et mémoire* », Universidad de Costa Rica, San José, septembre 2003.

²⁴ Danielle Rosenberg, *L'Espagne contemporaine et la question juive. Les fils renoués de la mémoire et de l'histoire*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2006. Voir aussi « Espagne: penser la Shoah, penser l'Europe », in Georges Mink, Laure Neumayer (dir.), *L'Europe et ses passés douloureux*, Paris, La Découverte, 2007, p.50-64 et « Sefarad et ses miroirs. Mémoire et identités », in Jean Marc Chouraqui, Gilles Dorival, Colette Zytzniki (coord.), *Enjeux d'histoire, jeux de mémoire. Les usages du passé juif*, Aix-en-Provence, Maisonneuve et Larose/ Maison des Sciences de l'Homme, 2006, pp.465-475.

²⁵ C'est ignorer le sort réservé par l'Etat espagnol à des hispano-juifs qui avaient pour la plupart acquis la nationalité espagnole grâce au décret de 1924 édicté par Primo de Rivera.

²⁶ *El País*, 29 mai 1998, Angel Antonio Hernández, « Homenaje de los Reyes a los miles de safordías víctimas de los nazis en Salonica ».

Zapatero fut en effet accompagné par l'ambassadeur d'Israël en Espagne et par le rabbin de la communauté juive de Madrid²⁷. Le détail signifie que Mauthausen et les camps d'extermination de la *Shoah* furent intentionnellement confondus. Le 26 janvier 2006, lors de la journée « de la mémoire de l'Holocauste et de la persécution des crimes contre l'Humanité », une cérémonie associant Juan Carlos I et Zapatero postula une fois encore cette identité victimaire en la mêlant à l'évocation de la culture séfarade²⁸. Juan Briz, ce diplomate espagnol en poste à Athènes qui sauva de son propre chef des milliers de vies, fut également honoré. Le 28 janvier 2006, la Généralité fit de même au cours d'une cérémonie au *Fossar de la Pedrera* : en présence des représentants de la communauté juive de Barcelone, Joan Saura évoqua, en exagérant de beaucoup les chiffres, le sort des « 10 000 Catalans » détenus dans les camps nazis²⁹. Ainsi, les indices de la confusion victimaire ne manquent pas dans les cérémonies commémoratives espagnoles. Il en existe désormais une traduction monumentale à Madrid.

Le 13 juillet 2006 fut inauguré le premier monument à l'Holocauste en Espagne dans le jardin des Trois cultures du Parc Juan Carlos I³⁰. En ravivant le mythe séfarade (il est précisé par *El País* que le sculpteur, Samuel Nahon, est « juif d'origine *sefardi* » !), le monument inscrit l'Holocauste dans la lignée d'une histoire juive de l'Espagne, ce qui a pour utilité de faire oublier non seulement l'expulsion de 1492 mais surtout, la passivité de l'Espagne vis-à-vis de ses propres ressortissants juifs dans les Balkans pendant le conflit mondial. Lors de l'inauguration, Paz González opéra de manière significative une confusion entre le sort des Juifs dans les camps d'extermination nazis et celui de « muchos madrileños que murieron en el campo de Mauthausen-Gusen ». Les 7000 prisonniers de Mauthausen dont l'internement et l'exécution n'eurent de motifs que politiques (comme l'indique le triangle bleu des « Rötten Spanien » qu'ils portaient) sont donc mis sous le signe de l'étoile jaune. D'ailleurs, en haut du monument figure une étoile de David en acier, alors que très peu de prisonniers espagnols de Mauthausen étaient juifs.

On voit bien quel intérêt l'Espagne peut retirer de la confusion victimaire qui tend à assimiler Auschwitz, Mauthausen et la répression franquiste : comme l'a montré Danièle Rozenberg, le pays rentre ainsi dans la famille européenne qui a érigé la *Shoah* en culte civil et démocratique³¹. Plus encore, en assimilant les victimes du franquisme et celles du nazisme, elle renforce l'intrication des mémoires républicaines, de celles de la déportation et de celles de la *Shoah*. Dans l'usage que font les journaux espagnols (et certains historiens), le terme « holocauste » en vient à désigner aussi bien la destruction des Juifs d'Europe que celle des Républicains espagnols. Le système concentrationnaire franquiste que les historiens connaissent désormais bien est couramment évalué à l'aune du système

²⁷ *El País*, 27 avril 2005, Peru Egurbide, « La bandera constitucional ondeará junto a la republicana en el campo de Mauthausen ».

²⁸ *El País*, 26 janvier 2006, « El Rey y Zapatero piden tolerancia para que no se repiten nuevos holocaustos ».

²⁹ On peut sans doute y voir une assimilation entre les rescapés de Mauthausen qui s'étaient engagés dans l'armée française en 1939 et le mythe des 10 000 Catalans engagés en 1914-1918 dans la même armée. *El País*, 28 janvier 2006, « La Generalitat homenajea a las víctimas del holocausto ».

³⁰ *El País*, 13 juillet 2006, « Un monumento hechas con traviesas de ferrocarril recordará al Holocausto judío ». *El País*, 16 avril 2007, « Monumento por el holocausto ».

³¹ Danièle Rozenberg, "Espagne: penser la Shoah, penser l'Europe", *Op. Cit.*

concentrationnaire nazi, au risque de confusions intellectuels graves³². L'expression « camp de concentration » désigne ainsi indifféremment les camps soviétiques, les camps nazis, les camps franquistes et même ... les camps de réfugiés dressés à la frontière française lors de la *Retirada*³³ !

En conclusion, les monuments actuels de la Guerre Civile tendent à établir une contre-vérité historique qui fait de la répression franquiste le premier pas vers la *Shoah*, le maillon intermédiaire de cette chaîne étant le camp de Mauthausen. La Guerre Civile est ainsi établie comme le premier pas vers la Seconde Guerre mondiale selon une interprétation classique mais néanmoins discutable, et ce lien devient en quelque sorte la preuve de l'européanité des Espagnols. Surtout, la répression franquiste est vue comme une « pré-*Shoah* ». L'opération mémorielle a l'avantage d'inscrire ceux qui se réclament de la mémoire des réprimés du franquisme dans une chaîne événementielle qui consolide leur identité victimaire et présuppose leur supériorité morale sur le monde indifférencié des bourreaux, lesquels sont rejetés dans une inhumanité sans rachat possible. Pour ceux-là, il s'agit d'instituer l'idée qu'en dépit de la victoire militaire, les franquistes ont perdu la bataille sur un plan moral. En épousant la cause du victimisme, l'Espagne suit une évolution qui ne lui est pas propre. Ici comme ailleurs en Europe, les monuments tendent à constituer une mémoire-prothèse qui n'a pas besoin de souvenirs réels pour fonctionner à plein. Le fait qu'on puisse inaugurer à Madrid un monument à l'Holocauste est une preuve évidente de ce que le plan des souvenirs et celui des usages du passé ne se rencontrent plus.

Ainsi, de 1939 à nos jours, l'Espagne est passée de la commémoration du héros guerrier à celle de la victime en souffrance selon une chronologie particulière qui est celle du rapport au passé. Pour construire la Guerre Civile en événement traumatique, les monuments ont adopté des stratégies discursives reconnaissables. Le plus souvent, ces manières de dire violentent le spectateur et tuent la mémoire vivante, c'est-à-dire une mémoire appropriée par des générations qui n'ont pas vécu la guerre. Paradoxalement, ces stratégies bloquent la possibilité d'une transmission de la mémoire et font des Espagnols un peuple d'hallucinés par la mémoire. Toutefois, il est à parier que la figure de la victime, placée dans la perspective historique de la *Shoah*, offre des voies de réconciliation hors du commun : c'est finalement dans le victimisme que les Espagnols sont invités à s'unir. Reste qu'entre héros guerrier et victime souffrante, il n'existe toujours pas de place pour l'histoire critique.

³² Cette remarque a déjà été faite par Javier Rodrigo dans son ouvrage de référence : *Los campos de concentración franquistas*, Madrid, Siete Mares, 2003.

³³ Si l'administration française emploie bien le terme de « camp de concentration », il est clair que la motivation de ces derniers n'a rien à voir avec celle des régimes totalitaires.